

Titolo: *InterArtes*

ISSN 2785-3136

Periodicità: annuale

Anno di creazione: 2021

Editore: Dipartimento di Studi Umanistici – Università IULM - via Carlo Bo 1 - 20143 Milano

Direzione: Laura Brignoli - Silvia T. Zangrandi

Comitato di direzione

Gianni Canova, Mauro Ceruti, Paolo Proietti, Giovanna Rocca, Vincenzo Trione

Comitato editoriale

Maria Cristina Assumma; Matteo Bittanti; Mara Logaldo; Stefano Lombardi Vallauri; Marta Muscariello

Comitato scientifico

Daniele Agiman (Conservatorio Giuseppe Verdi Milano); Maurizio Ascari (Università di Bologna); Sergio Raúl Arroyo García (Già Direttore Generale del Instituto Nacional de Antropología e Historia); Claude Cazalé Bérard (Université Paris X); Gabor Dobo (Università di Budapest); Felice Gambin (Università di Verona); Maria Teresa Giaveri (Accademia delle Scienze di Torino); Maria Chiara Gnocchi (Università di Bologna); Augusto Guarino (Università L'Orientale di Napoli); Rizwan Kahn (AMU University, Aligarh); Anna Lazzarini (Università di Bergamo); Massimo Lucarelli (Université de Caen); Elisa María Martínez Garrido (Universidad Complutense de Madrid); Luiz Martínez-Falero (Universidad Complutense de Madrid); Donata Meneghelli (Università di Bologna); Giampiero Moretti (Università Orientale di Napoli); Raquel Navarro Castillo (Escuela Nacional de Antropología y Historia, Mexico); Francesco Pigozzo (Università e-campus); Richard Saint-Gelais (Université Laval, Canada); Massimo Scotti (Università di Verona); Chiara Simonigh (Università di Torino); Evangelia Stead (Université Versailles Saint Quentin); Andrea Valle (Università di Torino); Cristina Vignali (Université de Savoie-Mont Blanc); Frank Wagner (Université de Rennes 2); Anna Wegener (Università di Firenze); Haun Saussy (University of Chicago); Susanna Zinato (Università di Verona).

Segreteria di redazione

Caterina Bocchi

INTERARTES n.4

Numéro spécial :
**Actes du colloque international « Marguerite Yourcenar entre la construction
de l'œuvre et la vérité de l'art »**

**organisé par l'Université IULM de Milan, La Société Internationale d'études
Yourcenariennes (<https://www.yourcenariana.org/>) et l'Université de Pavie le
26 et 27 octobre 2023.**

juin 2024

Laura Brignoli – Introduction.

ARTICLES

Bruno Blanckeman – L'abeille et l'architecte, prolégomènes à la problématique.

May Chehab - Mensonge de l'art, vérité de l'écriture.

PARLER EN SON PROPRE NOM : LA CORRESPONDANCE, L'AUTOBIOGRAPHIE

Carminella Biondi - La correspondance de Marguerite Yourcenar : un discours de la méthode.

Jean-Pierre Castellani - La correspondance de Marguerite Yourcenar comme laboratoire de ses projets
d'écriture : un cas exemplaire *Quoi ? L'Éternité*.

Françoise Bonali Fiquet - L'Amérique dans une anthologie. Projet pour un recueil de « Nouvelles
américaines ».

Vicente Torres Marino - La petite Marguerite, miroir de la vieille Yourcenar.

Lucia Manea - La fabrique d'une généalogie littéraire et d'une posture auctoriale chez Marguerite
Yourcenar.

Virginie Pektas - *Souvenirs pieux* : une alchimie du moi littéraire.

SE CONSTRUIRE À TRAVERS SON ŒUVRE

Camiel Van Woerkum - *Les songes et les sorts* et ses champs magnétiques.

Myriam Gharbi - *Méditations dans un jardin* : le discours d'un « je » en devenir.

Manon Ledez - Yourcenar romancière ?

Serena Codena - Les drames yourcenariens : une construction postérieure.

SE TROUVER DANS SON ŒUVRE

Rémy Poignault - En quête d'auteur dans *Mémoires d'Hadrien*.

Laurent Broche - La « Note » initiale de *Mémoires d'Hadrien*. Investigations sur un texte singulier.

Anamaria Lupan - Les essais critiques de Marguerite Yourcenar ou les masques identitaires.

SE DÉFINIR PAR RAPPORT À L'AUTRE

Annabelle Marion - Marguerite Yourcenar et l'entretien : un rapport paradoxal.

Catherine Douzou - Le moi littéraire de Marguerite Yourcenar, le blues et les gospels.

.

L'abeille et l'architecte

BLANCKEMAN Bruno

Université Sorbonne Nouvelle

Construction de l'œuvre/vérité de l'art : ce double impératif implique l'idée d'une création qui serait à la fois labeur et révélation, conjuguant par là même deux modèles souvent exposés comme antithétiques. Construction de l'œuvre : la part d'un labeur et d'une édification garantissant la fiabilité d'un édifice esthétique. Vérité de l'œuvre : la part d'une révélation d'ordre artistique proposant comme une intelligence messianique du monde. Dans un vingtième siècle de la modernité qui entend, du surréalisme des années 1920 au mouvement Tel Quel des années 1970, se désintoxiquer des classiques, la chaîne du temps est moins considérée comme un gage de transmission que comme l'apanage du forçat. Indifférents à cette veine avant-gardiste, les ouvrages de Marguerite Yourcenar témoignent d'un effet de pensée extrêmement œuvré, propre à dessiller la conscience.

Cette perspective est à entendre dans sa pleine densité : lever le voile, apprendre à voir, distinguer, connaître, comprendre par l'acte littéraire. L'expérience esthétique induite par les récits et les essais, mais aussi par les genres auxquels l'écrivaine recourt avec un moindre succès comme le théâtre et la poésie, devient une véritable propédeutique de l'existence. On connaît la parabole par laquelle Marx établit ainsi dans *Le Capital* une distinction de fond entre l'humain et l'animal. Si subtile soit la capacité programmée des abeilles à construire collectivement une ruche, leur degré d'intelligence échappe à toute forme d'intentionnalité consciente et créatrice. Marguerite Yourcenar déplace à sa manière les enjeux de cette problématique. L'homme serait-il à son échelle une abeille avisée qui interroge sa propre nécessité de construire, ses raisons, ses motifs, ses causes, son accomplissement en raison de sa capacité même d'intelligibilité ? La conscience des choses, prérogative à double tranchant, c'est aussi celle de leur vanité, leur fragilité dérisoire et leur autodestruction, de l'indécidable même de la démarche cognitive sauf à recourir à la littérature. Pour être un lieu d'interrogation sinon de doute, celle-ci n'est jamais un lieu d'incertitude et encore moins de divertissement dans l'œuvre de Marguerite Yourcenar. L'art trouve

sa vérité dans sa puissance de composition même qui n'a rien à voir avec des afféteries formalistes, mais offre une alternative possible au chaos. Ce dernier menace d'autant plus l'humanité qu'elle en est l'instigatrice autant que la victime. C'est aussi la raison pour laquelle Marguerite Yourcenar, qui n'est pas une écrivaine conventionnelle, ne saurait être non plus une écrivaine moderniste trouvant son génie, à l'instar d'un Céline ou d'un Beckett, dans une simulation artistique du chaos et une structure langagière de la perte.

Pour l'écrivaine, adepte d'un doute constructif, d'un « dubito ergo sum », la construction de l'œuvre constitue comme un rempart précaire mais effectif contre le néant. C'est à cela que se joue la longue durée d'une bibliothèque, riche de ses offres de transmission. Elle rend possible un accès à la vérité pour peu que celle-ci s'énonce depuis différentes voix résonnant en écho de siècle en siècle. N'être pas sensible à l'esprit d'une modernité radicale ne voue pas au traditionalisme pour celle qui traduisit *Les Vagues* de Virginia Woolf. Ce que réfute l'écrivaine n'est pas la modernité en soi mais les apories, sinon les afféteries, d'une certaine modernité : un effet de mauvaise foi qui consiste à déplacer l'illusion référentielle d'un régime réaliste à un régime formaliste, lequel entend faire sens en creux, par le vide et l'absence de référents stables, alors même que, d'un écrivain moderne à l'autre, le poids de l'Histoire et de l'être au monde peut être déterminant (Marguerite Duras, Claude Simon). C'est cette tentation d'une rédemption par la forme qui sépare Marguerite Yourcenar des écrivains modernistes comme si, pour eux, la donne humaine devait pour s'accepter substituer à l'histoire vécue, à l'histoire meurtrie, un équivalent par le verbe qui la rende acceptable.

Marguerite Yourcenar réfute à la fois le modernisme exalté et le réalisme suranné. Il convient selon elle de prendre de la distance, sinon de la hauteur, avec le passé pour en exprimer l'esprit sans confondre cet acte de restitution dûment informé avec une fantaisie historique en roue libre. Pourquoi, par ailleurs, accélérer la course au néant en la simulant dans des effets d'écriture radiant du livre les marqueurs de sens comme le font certains modernes qu'elle réprouve, à l'instar des surréalistes ? Il convient plus sûrement d'instruire ce qui, pour l'écrivaine, relève du vulnérable : une condition humaine, trop humaine, dont elle inspecte les troubles et la déshérence pour les avoir éprouvés elle-même à différents âges de sa vie. Si le motif de la vanité traverse en cela les livres, il permet aussi d'en transcender l'humaine matière. Il est, dans les

récits de Marguerite Yourcenar et sa correspondance, un effet d'élévation par le doute et par l'épreuve. Il constitue comme une postulation d'éternité située aux antipodes de la déconstruction qui fait alors fortune dans la philosophie des années 1960/1970, les campus américains et certains intellectuels français (Deleuze, Lyotard).

Mais qu'il s'agisse de *Feux* ou de *Quoi l'éternité*, la construction concertée de l'œuvre, propre à signifier la grandeur du travail de l'écrivain, est comme démentie par l'expression d'une faillite humaine à laquelle n'échappent pas la fine fleur des empereurs romains et le penseur vagabond comme sorti de l'imaginaire d'un philosophe des Lumières. L'humanisme désabusé de Marguerite Yourcenar s'accorde avec cette problématique pour peu qu'elle ne cautionne pas une vision du monde qui serait pure esthétique ou franc cynisme. Œuvre de la construction autant que construction de l'œuvre, art de la vérité autant que vérité de l'art, tels seraient les termes d'un pacte de probité conclu par l'écrivaine envers ses lecteurs tel qu'il concerne le rapport à l'Histoire, à la Cité et à soi-même. Ce pacte impose de manière dominante tantôt la fiction, tantôt la veine mémorialiste et l'activité épistolaire en traversière de l'œuvre. L'exploration d'autrui et de soi-même se développe ainsi loin des seules palinodies dont le roman, genre supposé majeur, devient souvent le lieu.

Construction de l'œuvre et vérité de l'art : l'intérêt de cette formulation tiendrait alors à la mise en perspective de deux axiologies littéraires posées comme contradictoires alors même que l'idée de littérarité supposerait leur co-présence. Il n'est pas d'art littéraire qui ne soit œuvré de sorte qu'il atteigne un rapport exclusif au sens. En cela, Marguerite Yourcenar est en porte à faux avec la modernité littéraire française, pour des raisons inversement contradictoires d'une époque à l'autre. Elle est trop dans la construction quand il s'agit de louer les vertus de la déconstruction, la volonté de défaire, de dés/œuvrer ce qui fait sens, unité de propos et cohésion, tout un art à l'ancienne qu'il conviendrait de proscrire : l'une des tentations aux visages multiples de la modernité française, du surréalisme des années 1920 au mouvement Tel Quel des années 1970. Marguerite Yourcenar est-elle comme d'emblée acquise à un idéal de composition qui rend dans son cas impossible la fascination qu'éprouve une modernité picturale et littéraire pour la seule géométrie des formes. La vérité de l'art ne saurait pour elle résonner en creux : elle s'exprime en cris poétiques (*Feux*), ou en silences dramatiques (*Anna Soror*). Mais cette condition de possibilité littéraire suffit

à éloigner l'écrivaine des deux tentations les plus fréquentes dans la prose romanesque commune : la psychologie, comme un aplat de sentiments qui serait réductible à un ordre de raisons systématiques ; le misérabilisme, comme forme-cliché du pathos. On ne recourt pas plus aux bons sentiments qu'aux longs sanglots dans l'univers de l'écrivaine : on affronte le sort et, le cas échéant, on porte le deuil.

Si Marguerite Yourcenar se tient loin d'une modernité de la déconstruction, vouée à des cercles de lecteurs restreints, et de la foire aux bouquins, surmultipliés dans le cadre d'une société faisant du livre un produit de grande consommation. Mais elle fait le lien entre deux ethos propres à une certaine modernité : une *tentation expérimentale* qui valorise le rapport à la forme tantôt pour la sublimer (Valéry), tantôt pour la questionner (Virginia Woolf) ; une *tentation intentionnelle* qui, de Proust à Modiano, génère des chefs d'œuvre d'introspection approfondis.

On peut alors se demander si l'idée de *composition* n'entre pas en tension avec celle de *construction* dans le cas de Marguerite Yourcenar, tout aussi bien de certains écrivains du premier vingtième siècle (Proust pour le plus canonique, Martin du Gard pour le plus oublié) dont elle serait à cet égard comme une libre héritière. La notion même de construction n'évoque-t-elle pas, à nos oreilles chagrines, des œuvres qui seraient comme bétonnées par leur propre programme (on songe, côté second vingtième siècle, aux épigones d'un certain Nouveau Roman). La grandeur littéraire de Marguerite Yourcenar ne tient-elle pas à ce double maintien : voler au vent d'un esprit, qui fait son miel de l'expérience ; concevoir, tel un architecte, des œuvres singulières qui font seuil comme depuis la nuit des temps. L'abeille pour seule grâce, l'architecte pour toute raison.

Come citare questo articolo:

Bruno Blackeman, « L'abeille et l'architecte, prolégomènes à la problématique », in Laura Brignoli (éd.), *Actes du colloque international « Marguerite Yourcenar entre la construction de l'œuvre et la vérité de l'art »*, in *InterArtes* [online], n. 4, juin 2024, pp. 1-4, <<https://www.iulm.it/wps/wcm/connect/iulm/oecb6145-3c85-480b-89ec-dc6a9d6a496b/01+Blanckeman.pdf?MOD=AJPERES>>.